

Parcours intime dans les méandres de l'enfermement

Article paru dans l'édition du 04.09.02

**La Cage, d'Alain Raoust.**

**Caroline Ducey porte cette métaphore sur la culpabilité et la liberté .**

**A** Anne a 25 ans. Elle sort de sept ans de prison. Elle a un travail (sinistre), un logement (en foyer), le minimum pour ce qu'on nomme une réinsertion. Elle ne se réinsère pas, elle dit : « Je cherche ma place. » Et elle part. Elle rencontre des gens en chemin, elle ne parle presque pas. Elle n'est ni hostile ni absente. Le film - c'est sa grande qualité - est comme elle : têtue, taiseux, imposant sans hargne son propre rythme et son mystère.

Anne est jouée par Caroline Ducey. La Cage est incarné, porté par Caroline Ducey. Elle est, ici, bien davantage qu'une interprète. Sa présence, sa tension, la douceur - parfois un peu trop jolie, le moment d'après presque ingrate - de son visage, l'imperceptible hésitation de son corps entre femme et enfant, sa démarche à travers champs et à travers ville, font le film.

Le travail de la comédienne - qui est bien sûr du même mouvement le travail du cinéaste - est d'une force et d'une richesse impressionnantes.

Quelque chose pourtant empêche l'envol poétique auquel l'oeuvre aspire, et qu'elle frôle.

Le titre peut-être. Celui-ci renvoie à la trajectoire d'Anne et à la situation de celui vers qui elle s'est mise en marche, qu'on a entrevu au tout début du film, nu face à la montagne. La Cage semble un bon titre pourtant, évoquant tous les enfermements, symétriques et emboîtés, que suggérera le film : elle, la coupable que la justice considère comme absoute, et lui, la victime, vivent enfermés - dans le souvenir, dans l'irréversibilité du temps, dans le poids de la mémoire, de la douleur, du silence. Dans le regard des autres aussi. Chacun, peut-être, possède la clé de la prison de l'autre.

Paradoxalement, c'est à mesure que l'enjeu métaphorique du film prend consistance, au fil de scènes d'un naturalisme insistant dès qu'il s'agit de montrer, de faire dire quelque chose, que le projet d'Alain Raoust s'empâte.

On avait découvert ce réalisateur en 1997 avec un très beau moyen métrage, La Vie sauve, où déjà une jeune femme cherchait sa place et se mettait en chemin pour la trouver. On constate ici le même talent dans la mise en place de durées longues, apparemment vides, où affleurent peu à peu une étrangeté, une inquiétude, une tendresse aussi, qui viennent des contes de fées autant que de la rubrique faits divers.

Mais avec La Cage, Alain Raoust semble déjà se citer lui-même, ses outils de mise en scène menacent de devenir un système. Cinéaste incontestablement doué et audacieux, il semble cette fois lui aussi pris au piège de cette « cage » aux sens multiples, métaphore si efficace qu'elle en devient dangereuse.

**JEAN MICHEL FRODON**